

# **LA MONDIALISATION ATOMISEE**

Brice PEER

## Table des chapitres

### LA MONDIALISATION ATOMISEE

<u>Prélude</u> .....	3
<u>Histoire de Sam Pettipah</u> .....	4
<u>Histoire de Cheng Weï Chen</u> .....	7
<u>Mahabarat-Han</u> .....	9
<u>Histoire de Medi Bin Khalifa Al Nayam</u> .....	11
<u>Oh, les beaux jours !</u> .....	12
<u>Postface</u> .....	14

## Prélude

La dissuasion nucléaire ne faisait plus peur à personne. L'incident de 2010 avait apporté la preuve de sa faillite. Les publications spécialisées, JANE, CIA facts book, théorisaient sur l'état du monde libéré de ce dernier symbole de la puissance occidentale. Les médias renchérisaient de reportages sur le mauvais état d'entretien des arsenaux atomiques, et sur la faiblesse des budgets alloués aux vecteurs.

L'atome militaire ne faisant plus peur, la voie était libre pour l'atomisation des organisations politiques de la planète. On aurait pu craindre que ce ne soit Babel, mais l'histoire ne se répète pas tout à fait exactement et nous verrons comment.

Le révélateur de cette nouvelle donne fut l'incident dit de Paris. Par suite d'une obscure querelle de voisinage, soigneusement montée en épingle par le Président Ahmadinejad, l'Iran envoya un missile atomique sur la France.

Le missile percuta le sol à 3H03 du matin, un dimanche, en plein Champ de Mars tout près de la tour Eiffel. Il s'agissait d'une charge de puissance modeste. Les dégâts matériels furent relativement circonscrits. A cette heure de la nuit, il y avait relativement peu de monde dans les rues et la majorité des habitants du quartier étaient partis en week-end. Les victimes humaines furent évacuées vers des hôpitaux périphériques ou de province, avec bon espoir de réduire au minimum les séquelles de l'irradiation.

La riposte s'imposait. On réveilla le Président de la République en pleine nuit. Il se saisit de la valise qui ne le quittait jamais. Il fallait actionner le code déclenchant l'ordre de tirer. Le Président accomplit les gestes de routine pour ouvrir la valise : serrure à chiffre électronique OK, lecture d'empreinte OK, identification de l'iris ECHEC. Il recommence. Identification de l'iris, nouvel échec.

Il fallut plus d'une heure pour ouvrir la maudite valise. Entre temps les médias du monde entier avaient diffusé les images de l'agression. Le Président décida de ne pas appuyer sur le bouton rouge.

Le lendemain, une indiscretion révéla la panne de l'auguste iris. Le journal Le Monde, réputé pour son sérieux, insinua même que le Président avait été aveuglé par les charmes d'une créature paradisiaque avec laquelle il passait la nuit et qui l'avait entraîné au septième ciel. Le Canard Enchaîné parla d'une Mata Hari appointée par les services secrets Pakistanais.

Le Président assigna en justice, mais le mal était fait.

o o o

Comme il a été dit, l'Histoire ne se répète pas de façon identique. On était ne pleine crise mondiale, financière d'abord puis rapidement globale. Les meilleurs esprits, ceux qui sont censés guider le peuple, étaient partagés. Les uns plaidaient pour un retour à un protectionnisme de zone, les autres pour l'institution d'une gouvernance financière planétaire.

Qu'en advint-il ? Nous avons mené l'enquête. Elle montre que chacun voit avec ses propres lunettes... Au lecteur de tirer des conclusions s'il y en a.

## Histoire de Sam Pettipah

J'habite en Californie. Avant c'était la zone la plus riche du monde. Depuis la crise c'est plus dur. Enfin, pour certains. Moi même, je ne me plains pas. J'ai trouvé une activité qui devrait subvenir à mes besoins de mon vivant. Comme je suis célibataire et sans enfants, cela me convient tout à fait. Que chacun se débrouille.

Un matin d'automne 2008, j'ai vu à la télé une dame, colombienne je crois, raconter qu'elle comptait bien s'enrichir en achetant aux enchères des maisons saisies par les banques et revendues à vil prix. Elle voulait en acheter une quarantaine dans les alentours de Newport Beach. Elle expliquait que, dans sa vie active, elle avait été garde malade ou dame de compagnie pour personnes âgées ou quelque chose d'approchant. J'ai pensé : "quarante maisons, même au rabais, ça fait tout de même une somme, elle doit avoir hérité de ses clients". Quelle vilaine pensée. La dame poursuivait en expliquant qu'elle avait de l'empathie pour les personnes âgées et qu'elle comptait loger, en location, des citoyens du troisième âge plus solvables que les occupants récemment expropriés.

Ce fait divers m'a donné des idées. Il faut vous dire que je venais d'être licencié de chez Lehman Brothers chez qui j'occupais le poste de chef du service immobilier. Je n'avais pas eu droit aux parachutes dorés qui ont défrayé la chronique, mais tout de même en mettant bout à bout mes primes et mes économies, j'étais à la tête d'un assez joli pécule. J'ai fini par retrouver la dame colombienne et je lui ai proposé d'unir nos forces. Somme toute, j'étais un professionnel de la finance, et elle une dame de compagnie particulièrement entreprenante et douée pour les contacts humains. A nous deux, et à notre échelle, nous pouvions faire fortune.

Je fondai une association sans but lucratif appelée "Respect our home". Nous en étions les seuls membres, mais les gens n'étaient pas obligés de le savoir. Je fondai également une société immobilière d'investissements et une agence.

La dame colombienne avait, entre autres, acheté une dizaine de maisons dans un lotissement assez vaste, très bien placé au sud de Newport Beach.

Je fis le porte à porte des occupants du lotissement, en me concentrant sur ceux qui étaient encore propriétaires, avec des crédits plus ou moins importants. Je me présentais comme conseiller financier chargé par l'association de la défense des intérêts des habitants face aux exigences de leur banque. Je leur expliquais que je leur recommandais une agence immobilière, en laquelle j'avais toute confiance, qui serait à même de leur trouver un acquéreur pour leur maison dans de bien meilleures conditions que s'ils la laissaient saisir par la banque. La même agence pouvait même, s'ils le désiraient, leur trouver un contrat de location avantageux. Bref, je faisais entrevoir la fin de leurs soucis.

Ça marchait assez souvent. Mon agence encaissait des commissions au passage, et ma société immobilière achetait des maisons, à prix négocié certes, mais toutes situées dans le même lotissement.

Les locations de la dame colombienne aux personnes du troisième âge marchaient bien aussi, mais ce nouveau voisinage inquiétait certains des autres résidents. Encore un argument pour moi en faveur de brusquer le mouvement. Je faisais miroiter que l'agence de confiance pourrait sans doute leur trouver des points de chute dans des environnements qui leur conviendraient mieux. Peut être avec moins de vue sur la mer, mais avec des voisins tellement plus agréables. La tendance générale était au regroupement par catégories sociales, religieuses, ethniques...Je présentai même quelques clients à ma relation d'affaires colombienne, qui avait acheté des maisons dans d'autres coins sélects autour de Los Angeles.

Bref notre petit système s'avérait des plus prometteurs. Seul le financement de sa croissance posait problème. Les nouvelles taxes, levées par l'Etat Fédéral pour éponger les dettes massives

contractées en 2008 lors du sauvetage du système financier, pesaient lourdement sur notre capacité d'autofinancement. L'endettement auprès des banques était devenu une course d'obstacles et surtout une solution très onéreuse.

Le moment était venu de trouver des fonds autrement. J'expliquai à Madame Alliaga, c'était son nom, qu'en nous associant plus formellement nous pouvions y parvenir. Nous créâmes donc un fonds de pension d'un modèle un peu innovant, combinant des recettes déjà expérimentées pimentées d'un zeste juridique à ma façon. Je créai un fonds d'investissements financiers privé, une nébuleuse de sociétés immobilières de promotion, d'exploitation, de gestion ...

Le fonds de pension levait des cotisations mensuelles auprès des candidats à une future retraite. Le fonds d'investissements, employant les méthodes de vente "tupperware" récupérait l'épargne des citoyens échaudés par les mésaventures bancaires. A tous on promettait des rendements modestes mais beaucoup de sécurité garantie.

Je passe sur les détails des montages financiers complexes, seulement accessibles aux spécialistes. Tout était parfaitement légal, à condition de savoir lire les clauses imprimées en petits caractères des notes de bas de page<sup>1</sup>. En fait nous mettions à profit le fait que les banques étaient maintenant soumises à tout un arsenal de règles prudentielles, règles qui ne nous étaient pas applicables au nom de la liberté de contracter. Le Gouvernement Fédéral avait en effet renoncé à réglementer la profession des fonds de pension et des fonds d'investissements de peur d'aggraver la crise, voire déclencher panique et révolte populaire.

En résumé, en une dizaine d'années, mes revenus personnels et ma fortune augmentèrent considérablement. Pas assez pour entrer au classement Forbes, ce n'était pas le but, au contraire. Ma stratégie était simple : "prosperer à l'ombre des plus gros dans un contexte global défavorable".

Je me suis mis à réfléchir à l'avenir. En grossissant, mes affaires devenaient plus visibles. Prenant de l'âge, je ne pourrai plus m'en occuper directement.

J'ai donc revendu toutes mes sociétés à un fonds plus gros. Leurs motivations étaient sans doute multiples : faire disparaître un concurrent mais surtout un confrère qui, s'il avait fait l'objet d'un scandale, aurait pu faire cesser la bienveillante négligence de l'Etat. Ils avaient aussi une autre clientèle et comptaient profiter de l'excellence de mes emplacements pour monter en gamme.

A l'instar de quelques autres "success stories" américaines, j'ai gardé seulement le minimum pour vivre et fait donation de l'essentiel à une fondation charitable, qui loge les vieux les plus démunis pour pas trop cher. C'est ma façon de gagner le paradis.

Naturellement, il s'agit d'une fondation créée par moi-même, ce qui est très avantageux fiscalement.

De plus, j'ai fait condition que la fondation s'engage à m'entretenir pour mes vieux jours où que je me trouve. Pour le moment je suis resté dans ma villa de Beverley Hills, la fondation ne paye que les employés de maison et les fournitures.

Quand on a été dans les affaires, c'est dur de changer de mentalité du jour au lendemain. J'ai passé un accord séparé avec le fonds qui a acheté mon business. Ils logent mes pauvres

---

<sup>1</sup> En apparence les cotisations servaient à acheter des logements dont le cotisant était propriétaire. Pendant la période de cotisation, le logement était donné en gestion à la société immobilière d'exploitation, qui trouvait des locataires, encaissait les loyers, prenait ses marges, et accumulait le bonus au compte du cotisant. Le capital ainsi accumulé était censé permettre de servir une rente viagère quand le titulaire prendrait sa retraite. Le titulaire pourrait donc se loger dans ses murs, réputés entièrement payés, et bénéficier d'une rente.

Une clause obscure des contrats faisait que les titulaires, qui croyaient sans doute avoir acheté la pleine propriété des logements, n'avaient en fait acheté qu'un droit d'usage, attaché à leur personne et à leur présence dans les lieux. En cas de décès, ou s'ils quittaient avant leur décès, la totalité du logement revenait à la société immobilière.

provisoirement, ce qui les aide à pousser les voisins à changer de quartier. Je ne prends pas de royalties sur cette martingale; elle est dans le domaine public depuis belle lurette.

## Histoire de Cheng Weï Chen

Shanghai est devenue la première place financière de Chine. J'ai fait mes études à l'université locale Finance and Economics et j'ai été recruté par l'Industrial and Commercial Bank of China. J'y ai gravi rapidement des échelons dans la hiérarchie et en 2010 j'ai été amené à prendre la direction d'une filiale chargée des fonds de retraite des salariés de l'industrie électrique et électronique. Une belle promotion. Dans le pays il n'y a qu'une dizaine de fonds analogues, en général par branche d'industrie. Mon fonds gère des réserves évaluées à 200 milliards de dollars ( je convertis le yuan, notre monnaie nationale, en dollars pour la commodité du lecteur).

Pour le moment, la population de notre pays est encore jeune et nous sommes en phase d'accumulation du capital. Mais dans une dizaine d'années le nombre des ayant-droits à une pension va augmenter considérablement. Bien sûr le niveau des pensions en Chine est en rapport avec le niveau des salaires pendant la période d'activité. Mais les retraités voudraient conserver leur pouvoir d'achat pendant tous leurs vieux jours. Comme l'espérance de vie augmente, que l'inflation ne se ralentit pas autant qu'il faudrait, les sommes que nous devons déboursier iront sans cesse croissant. Nous devons aussi prévoir le pire, un jour la croissance ralentira entraînant une augmentation du chômage, donc une baisse de nos recettes par les cotisations.

C'est un problème politique majeur pour notre pays. Il faut apporter des revenus de substitution acceptables pour que la population croissante des retraités ne se révolte pas. Le gouvernement a demandé à une commission indépendante de proposer une stratégie.

Nos homologues plus anciens dans les pays occidentaux ont les mêmes préoccupations. Ils ont essayé de trouver des ressources complémentaires en faisant fructifier les capitaux dont ils disposent. Certains se sont contentés de placements dits sans risques sur le marché des obligations. Mais les rendements, soumis aux règles des banques centrales des pays, sont relativement faibles quand on les corrige de l'inflation. Beaucoup se sont tournés vers le marché des actions. Par divers artifices, ils ont cherché des rendements trop importants, alimentant la spéculation avec périodiquement les déboires que l'on sait.

L'Empire du Milieu se devait de trouver une voie plus sage.

L'horizon de temps de nos placements est long. Pour une durée d'activité de 50 ans et une durée de retraite de 20 ans, on peut tabler sur une durée d'immobilisation de 35 ans. En théorie il suffirait donc d'un taux de cotisation de 10% sur salaires, placé à 3% d'intérêt réel, pour servir une rente viagère équivalent à la moitié du dernier salaire. Mais, compte tenu des risques évoqués plus haut, notre stratégie doit aussi permettre la constitution de super réserves de sécurité. Il nous faut donc trouver des ressources complémentaires.

On doit les trouver dans l'économie du marché mondialisé, et aller chercher l'argent là où il se trouve, c'est à dire , pour l'instant, dans le monde occidental.

Notre grand stratège Sun Tseu a dit en substance ; « l'art de la guerre consiste à amener l'ennemi à se soumettre sans combat, et à payer tribut à l'Empereur »

Nous avons donc pris des participations au capital des principales entreprises productrices de richesses, aux USA, en Europe et partout où il peut y avoir création de valeur.

Avec un horizon de placement à 35 ans, nous devons veiller à ce que notre cheptel de vaches à lait prospère pendant au moins aussi longtemps. A l'horizon de la Chine éternelle, le "au moins aussi longtemps" doit s'interpréter comme "pour toujours".

Nos confrères occidentaux se sont conduits comme s'ils ne connaissaient rien à l'élevage des vaches. Ils ont perdu de vue que les vaches doivent avoir un pré dans lequel brouter, une étable pour l'hiver, de la nourriture d'appoint ...le cas échéant les services d'un vétérinaire. Ils n'ont pas reconnu que certaines vaches ne produisent pas autant de lait que leurs voisines. Que le lait doit être récolté et en général consommé à proximité. Que les génisses doivent pouvoir remplacer leurs mères et pas seulement être envoyées à la boucherie, même si c'est plus payant à court terme.

J'ai donc publié un petit mémo interne, à l'usage de mes gestionnaires de portefeuille, sur les bonnes pratiques de l'entretien des vaches à lait occidentales.

1. Ne pas se soucier outre mesure du prix qu'on a payé pour acheter la vache.
2. Faire abstraction de notre contexte chinois (nous avons la réputation d'être cupides), en particulier des réclamations de nos retraités.
3. Comprendre le contexte dans lequel chaque vache prospère. Cela peut différer avec les pays, mais à l'horizon de 35 ans on doit privilégier les critères fondamentaux et distinguer les tendances lourdes. Par exemple, en Inde la bouse de vache est un combustible qui a une valeur, en Europe c'est un déchet qui a un coût. La tendance lourde c'est que de plus en plus de pays récupéreront l'énergie de la bouse de vache.

Traduire les principes précédents en critères chiffrés diversifiés. A la mise en œuvre, utiliser les chiffres sans jamais perdre de vue les principes. Par exemple, le ratio rendement annuel/capitaux propres ne peut pas être 15% pour toutes les entreprises. Dans l'industrie lourde, nous nous contenterons de 5% , dans les industries de transformation 10%, et ainsi de suite. Mais si par exception nous nous impliquons dans des industries dont les produits ont un taux de renouvellement rapide, ou des produits dont l'usage paraît particulièrement futile, nous devons obtenir 20% et même 30% l'an, ce qui empêchera ces industriels de spéculer pour leur propre compte avec notre argent.

o o o

Je fais un point hebdomadaire avec mes adjoints immédiats et toute nos décisions sont passées à ce crible. Nous donnons des avertissements aux subordonnés qui se sont écartés des trois principes, et au besoin nous les renvoyons. Le Tao nous enseigne que le bon père de famille doit guider sa famille et s'en faire respecter.

Du temps de leur hégémonie, les Américains ont essayé de nous faire abandonner ces valeurs ancestrales. Ils nous sont reconnaissants maintenant de les avoir remises à l'honneur. Question de civilisation !

## Mahabarat-Han

Je m'appelle Radja Ali Khan. J'habite dans les environs de Hyderabad. Je suis directeur du crédit dans un de nos nombreux fonds spécialisés. Notre banque fait toutes sortes de crédits : aux entreprises grosses ou petites, mais aussi le micro-crédit qui a été inventé par un des nôtres. Mon problème c'est d'avoir assez de fonds de roulement pour pouvoir satisfaire la demande. Nous n'avons jamais voulu profiter de la spéculation sur les produits financiers, non pas que nous ne sachions pas faire ou que nous n'ayons pas de traders compétents, mais parce que l'argent facile nous a paru un peu artificiel. Tout ce qui est contre la nature est contraire à la philosophie ancestrale de notre peuple. Dès l'enfance nous apprenons cela de nos parents, de notre éducation, de la vie autour de nous, grouillante et méditative, sale et propre, douce et brutale ...

L'Inde a longtemps vécu en autarcie. Notre continent était assez vaste pour ne pas avoir à dépendre de l'étranger. Avec la mondialisation des années 70, avec la crise des années 2007, il a fallu se rendre à l'évidence : il fallait évoluer.

La planète se réorganisait en zones en principe homogènes. Hyderabad était la capitale d'une zone rurale, moyen-pauvre. Nous avons décidé de ne pas compter sur les puissances étrangères, mais il n'était pas interdit de trouver des alliances avec des groupes ayant des intérêts complémentaires.

J'ai suscité une visite en Chine, dans une zone de petites industries mécaniques. Au début de simples jumelages pour que les responsables se connaissent mieux. Il ne fallut pas longtemps pour que la complémentarité saute aux yeux. Nous pouvions exporter des produits agricoles dont ils avaient besoin et réciproquement nous pouvions leur acheter des machines agricoles.

En attendant qu'une gouvernance mondiale bancaire voit le jour, ce qui restait une éventualité lointaine, nous avons décidé d'un commun accord de fusionner nos deux systèmes bancaires. Les Indiens, avec leur prudence de paysans, ont édicté les règles d'encadrement du crédit aux industries. Les Chinois, avec leur talents innés de commerçants, ont édicté les critères d'appréciation des risques. Dans les deux pays, il fallait accompagner l'évolution des jeunes générations, celles qui portent les rêves de nos futures sociétés. Essayer d'enrayer la dépopulation des campagnes et l'urbanisation forcée.

Notre petit commerce bilatéral fonctionne bien. Nous prospectons maintenant au Brésil pour trouver de nouvelles opportunités.

o o o

Je m'appelle Dhanesh Ekta Parishad. Je suis un paysan moyen-pauvre dans la région d'Hyderabad. Je viens d'entendre à la radio un interview d'un certain Radja Ali Khan qui se vantait d'avoir suscité le rapprochement des paysans de notre région avec les petits industriels chinois du Sichuan.

Ce Radja est encore marqué par la mentalité des ses ancêtres maharadjahs, ceux qui ont exploité les miens pendant des siècles avant la réforme agraire. Il a oublié de dire qu'il prenait 30 à 40% d'intérêts sur ses micro-crédits.

La réalité de l'histoire est un peu différente. Comme une bonne partie des machines agricoles venait de Chine, nous avons pris des contacts secrets et procédé à quelques trocs clandestins céréales contre machines. C'était tout bénéfice, puisqu'on évitait les intérêts bancaires et les taxes à l'importation.

C'est pour passer à une plus grande échelle que, d'un commun accord avec nos amis Chinois, nous avons décidé de remettre sur pied un système bancaire rénové. La révolution agricole fera le monde entier!

## Histoire de Medi Bin Khalifa Al Nayam

Dieu est grand! Il a permis que je sois né sous une bonne étoile, je devrais dire sous un bon croissant de lune. Je suis le descendant d'une noble famille qui dirige le pays depuis plus de deux siècles. Elle s'est enrichie considérablement dans le commerce du pétrole. Cette histoire de pétrole commence à dater maintenant et on en perd la trace dans les sables qui constituent l'essentiel de notre environnement naturel.

Notre petit royaume d'Abu Dabi est une oasis entre la mer et le désert. Un havre de paix et de haute civilisation. En large partie grâce à la sage politique de mon père Khalifa . Pour dire en peu de mots nous sommes un pays très petit mais très riche.

Il faut croire que l'argent va à l'argent. Nous avons développé une industrie fort lucrative: le service complet aux riches.

A la suite des crises à répétition, une partie des riches de la planète a choisi l'émigration. Nous offrons un service complet "Paradise Now" : soleil et villas luxueuses, marinas palmiformes et surtout sécurité à toute épreuve. Nous sommes en concurrence avec de nombreux autres paradis, mais nous avons un avantage. Tout le monde sait que les riches s'ennuient. Avant, ils circulaient de paradis en paradis pour tromper leur ennui. Ces temps sont révolus, les avions ont une fâcheuse tendance à être détournés ou à exploser en vol, les mers sont pleines de pirates. Les riches sont en quelque sorte assignés à résidence. Alors autant les attirer chez nous.

Nos concurrents multiplient les distractions : casinos et boites de nuit, champs de course et circuits automobiles ... Nous avons tout cela et, pour la démesure, avec notre station de ski indoor, nous ne craignons personne. Mais ce qui nous distingue c'est le musée national jumelé avec le musée du Louvre de Paris.

C'est moi qui suis le superviseur du projet. Cela n'a rien d'exceptionnel, puisque tous les postes de responsabilité du pays sont occupés par mes oncles et mes cousins. J'ai fait prévoir des extensions avec de grandes caves climatisées pour stocker les collections en lieu sûr. Nous sommes en relation avec les plus grands musées du monde, particulièrement ceux qui se trouvent dans des territoires menacés de guerre civile ou d'invasion. Ils apprécient de trouver asile pour une partie de leurs trésors.

Je suis le prince héritier et, s'il n'y a pas de révolution de palais, je succéderai à mon père, que Dieu le garde, dans quelques années.

J'ai en tête un projet pour poursuivre son œuvre. Je vais créer une grande fondation à but humanitaire et culturel. Promouvoir l'éducation des plus défavorisés. Les riches apporteront les fonds et se donneront bonne conscience. N'est ce pas le sommet de l'échelle des motivations?

J'ai prévu une réunion dans les locaux du nouveau musée, en quelque sorte une avant première des galas de bienfaisance que nous tiendrons par la suite.

Evidemment, il y aura du champagne - je suis pour un islam moderne- et des vidéos montrant les futures réalisations de la fondation, car beaucoup de nos donateurs ne supporteront pas le contact physique avec les pauvres. Le prophète, béni soit-il, l'a dit, il faut adapter sa communication à l'oreille qui vous écoute.

## **Oh, les beaux jours !**

Les super-riches ont les moyens puisque chacun dispose d'au moins un demi million de dollars par jour rien qu'avec les revenus de son patrimoine. Après la crise, ils ont de beaux restes.

Ils gardent une certaine mobilité en se déplaçant exclusivement en jets privés. Malgré tout, dans le nouvel univers incertain, ils ont tendance à se fixer quelque part. Contrairement aux riches ordinaires qui font la fête, ils font le minimum de tapage médiatique. On peut dire qu'ils sont sérieux et, certains, exemplaires.

Leur péché mignon c'est l'accumulation. S'ils se fixent quelque part, ils vont acheter une vaste zone alentour et la transformer à leur compte en une zone de prospérité. S'il faut des glaciers de sécurité, ils achèteront aussi les terres et ce qui marche avec. S'il faut des fermes et des exploitations agricoles, ils les développeront. Des usines, ils les établiront. Les très riches sont par construction paternalistes.

Dans le vaste mouvement de concentration par zones homogènes, la France s'était trouvée coupée en deux. Au nord une vaste zone de moyen-pauvres tombée aux mains d'une gouvernance à dominante musulmane. Praticants ou pas, musulmans, chrétiens ou juifs, tout le monde payait l'impôt islamique dans la joie. Au sud une zone de moyens-riches, en plein nettoyage social-ethnique, les réfugiés moyens-riche nordistes repoussant vers le nord les anciens occupants, autochtones et immigrés moyen-pauvres. Un gouvernement d'extrême droite s'était établi, non pas à Vichy - ce qui aurait eu une connotation désagréable pour certains- mais à Avignon, dans l'ancien palais des Papes.

Suivant à la lettre les grands principes du libéralisme, le gouvernement était toujours à court d'argent.

On apprit un jour que, pour se refaire, il venait de vendre le comté de Nice à un ultra milliardaire dont je tairai le nom véritable. Pour simplifier, je l'appellerai SORBES.

Après tout ce comté n'était réuni à la France que depuis un siècle et demi. Il avait auparavant changé de mains à de nombreuses reprises.

Le repreneur avait donné toutes sortes de garanties verbales sur son intention de protéger les populations existantes et d'en assurer la prospérité.

Une indiscretion révéla que ce SORBES avait aussi racheté la principauté de Monaco, en laissant la location gérance au Prince Albert II Grimaldi.

SORBES se réservait l'usage exclusif du port et des hauteurs qui le dominant. Il établit sa résidence personnelle dans le château Grimaldi, plus facile à défendre. Il mit le port et quelques uns de ses yachts personnels à la disposition du Prince Albert pour abriter ses bureaux et donner les réceptions selon son rang.

Progressivement les choses s'organisèrent par demi cercles concentriques. Quelques très riches de plus dans les premiers cercles. Le personnel de service était logé sur place avec des règles très strictes de circulation. Un vaste programme, très généreux, de relogement des vieux habitants modestes rencontra un grand succès. Pour des raisons de sécurité, il englobait la commune de Beausoleil qui surplombait par trop le port.

Tout le reste du comté était organisé selon les mêmes critères : à proximité immédiate de la mer les très riches, sur les hauteurs un glacier de sécurité et dans l'arrière pays les fermes et les usines.

En fait le comté de Nice servait essentiellement à garantir la sécurité et les approvisionnements de Monsieur SORBES à Monaco.

## Postface

Les tentatives de meilleure gouvernance mondiale ayant échoué, on m'a demandé de mener l'enquête sur l'état de la planète. J'ai essayé de rendre compte aussi fidèlement que possible de la diversité des cas que j'ai rencontrés, en transcrivant quelques interviews qui m'ont paru représentatifs du nouvel état de division du monde.

Je ne peux terminer sans relater quelques autres observations sporadiques, dont je ne sais pas si elles ont valeur d'exemple, mais que j'ai trouvées dignes d'intérêt.

o o o

Observant une représentation des terres cultivables sur la planète, on remarque une énorme ceinture semi désertique : Sahara, Libye, Egypte, péninsule Arabique, déserts Afghans et Pakistanais, déserts d'Asie centrale. Dans l'hémisphère sud : steppe Andine, désert du Kalahari, grand désert Australien

Cette zone n'est pas homogène, si ce n'est qu'elle est peu peuplée. Examinant de plus près une de ses composantes, le Sahara, j'ai rencontré des tribus de nomades qui avaient choisi de retourner aux valeurs de leurs ancêtres et supprimé la quasi totalité des échanges monétaires entre eux. Quelles valeurs ? L'hospitalité touareg ou bédouine, la fraternité musulmane, la charité envers le plus démuné.

Discutant de cet état de fait avec un ethnologue occidental, ce dernier m'apprit que le cas n'est pas si rare. Il dépend moins des conditions climatiques ou de la religion que de la taille réduite du groupe face à l'immensité de la zone géographique hostile dans laquelle il survit. Il me donna en exemple les tribus Inuit dans le grand Nord, qui accueillent fraternellement l'étranger de passage, au point, raconte-t-on, de lui prêter leur épouse pour lui tenir chaud la nuit. En fait, cette dernière pratique, si elle était confirmée, ne ferait que traduire la perception ancestrale des avantages de l'exogamie pour contrecarrer la dégénérescence d'un groupe à forte consanguinité.

Je m'ouvris de ces constatations - relativement dissonantes dans l'océan des égoïsmes monétaires ambiants - à un pasteur de tendance New Age. Selon lui, le message du Christ pouvait être traduit en langage moderne par le sigle AAA, non pas celui de l'Automobile Club Américain, mais celui du principe trinitaire Amitié Affection Amour. Il citait les expériences des communautés Mormons, Quakers, Amish et, bien sûr, sa propre église.

Sur le moment, cet éclairage me donna une clé pour comprendre pourquoi la mise en pratique du principe AAA ne subsiste que dans des groupes humains de taille modeste, soumis à des conditions de survie précaires. L'amitié, l'affection ou l'amour font l'objet d'un échange entre deux personnes seulement à la fois. A première vue, cet échange ne peut pas se réduire au troc d'un bien matériel entre deux personnes. Peut être parce que l'individu récepteur n'est pas dans une position d'égalité de négociation avec l'individu émetteur. On a coutume de dire que l'amitié, et encore moins l'amour, ne se décrète pas.

J'ai discuté de cet apparent paradoxe avec un philosophe à tendance axiomatique. Il m'a expliqué avec force abréviations mathématiques, auxquelles je n'ai pas compris grand chose, que même si l'échange de l'AAA entre deux individus n'est pas symétrique, rien n'empêche qu'il y ait une chaîne de transmission entre trois individus. De fil en aiguille, une chaîne de transmission entre un plus grand nombre d'individus en ligne ou en cercle. Dans ce dernier cas, comme l'AAA n'est pas immédiatement consommé ( c'est à dire détruit ad feces) tel le poulet que nous avons troqué

contre quatre choux-fleurs, il y a une grande probabilité qu'un individu donné participe à de nombreuses lignes ou boucles de transmission de l'AAA.

Cela revient à admettre que l'on peut donner l'AAA que l'on a reçu. Un peu plus, un peu moins. En temps réel ou en temps différé. Les sociologues du comportement d'une part, les sociologues de l'enfance et de l'éducation d'autre part, l'ont assez clairement vérifié.

Je suis allé consulter un économiste libéral. Echaudé par le relatif échec des théories sur les vertus de l'économie de marché qui devrait faire le bonheur des hommes - théories en lesquelles il croyait et qui l'avaient fait vivre jusque là - ce brave homme accepta de considérer mes données. Ses conclusions étaient intéressantes.

Puisque l'AAA peut s'échanger d'individu à individu, au sein d'un petit groupe, il n'y a pas d'obstacles théoriques à ce que ces échanges se fassent au sein de plus grands groupes par le biais d'un marché. Le concept d'un marché portant sur des principes vous choque ? Pourtant il n'est pas plus virtuel que le marché de sinistre mémoire des produits financiers dérivés. Je vais d'ailleurs vous donner des exemples de lieux où ce marché de l'AAA fonctionne d'ores et déjà. Les discussions de café du commerce, les clubs de rencontre ou de loisirs, les associations, voire même les cellules locales des partis politiques, sont autant de bourses d'échange d'AAA.

Sur un ton faussement naïf, je demandai à mon interlocuteur si une main invisible régula ces marchés de l'AAA de sorte que l'offre équilibre la demande.

Sur le moment la question le laissa un peu sans voix. Il finit par dire :

1. La caractéristique de base d'un marché, c'est que ce sont les mêmes individus qui sont tantôt en position acheteur, tantôt en position vendeur. Le marché de l'AAA n'échappe pas à ce principe.
2. Il faut raisonner sur un nombre assez grand d'acteurs individuels, faute de quoi, il n'y a pas de marché.
3. Dans le cas de l'AAA, il y a des acteurs qui ont de plus grandes facilités que d'autres à donner de l'AAA, ils sont plus compatissants, plus liants, plus passionnés, plus chaleureux et ils ont plus le don d'empathie avec les autres. Il y a aussi des acteurs qui ont moins de facilité que d'autres à recevoir de l'AAA, ils sont plus froids, plus renfermés, autistes en quelque sorte.

La main invisible n'est pas autre chose qu'une équation d'équilibre :

$$\sum (\text{Nb d'individus} \times \text{propension à donner}) = \sum (\text{Nb d'individus} \times \text{propension à recevoir})$$

Fort de cette démonstration magistrale, j'eus l'outrecuidance de demander par quelle variable d'ajustement l'équilibre se faisait, puisque la notion de prix semblait assez étrangère aux échanges d'AAA.

Ne croyez pas cela, me répondit-il. Tout ce qui touche l'homme a un prix, simplement, dans le cas que vous avez soulevé, le prix n'est pas exprimé en unités monétaires. Le prix c'est aussi ce pour quoi nous sommes prêts à sacrifier ce qui nous tient à cœur, à l'extrême à sacrifier notre vie.

Si je vous suis bien, dis-je, la sphère économique monétarisée serait remplacée par une sphère spirituelle où les échanges porteraient sur de l'AAA.

C'est cela même.

Mais alors, s'il n'y a plus de prix en unités monétaires, comment un individu appartenant à un groupe assez nombreux, en ville par exemple, peut-il se procurer les biens matériels nécessaires à l'entretien de la vie, je veux dire eau, nourriture, vêtements, chauffage ... ? Ces biens pourraient-ils, comme dans l'Évangile, nous être donnés par surcroît en conséquence de l'échange d'AAA ?

Bien sûr et vous en avez des exemples dans de très anciennes civilisations où les traditions d'hospitalité imposaient que tout un chacun se fasse un point d'honneur de partager ce genre de biens avec ses visiteurs. Mais si vous voulez en savoir plus, allez donc consulter un historien qui vous parlera des coopératives, des phalanstères et autres expériences similaires. Ou encore un sociologue qui vous aiguillera sur des exemples plus actuels.

Je n'ai pas consulté d'historien, ni de sociologue et j'ai décidé de faire un peu de terrain.

Je suis allé interviewer la fille d'un de mes amis qui, après avoir fait une assez bonne école de commerce, avait choisi de faire toute sa carrière dans le milieu associatif. Elle me reçut avec son compagnon qui évoluait exactement dans le même milieu. Ils habitaient Marseille. Naturellement, pour les biens de première nécessité ils avaient recours à des ressources monétaires, mais ce n'était pas le ressort essentiel de leur vie. Leur activité était basée sur la notion de service. Ils fournissaient des services à d'autres associations - en l'occurrence des services immatériels - et grâce à leur carnet d'adresses et à leur réseau d'AAA ( ils avaient dit réseau de copinage) ils arrivaient très bien à mener une vie frugale mais correcte. Il paraît que, chez les jeunes actifs, ce mode de vie n'est pas si marginal que ses détracteurs veulent bien le dire.

Le vocable "copinage" me fit immédiatement penser à un autre lieu d'échange d'AAA. Par un vieux copain, je me fis introduire auprès du Rotary Club de Rouen. J'appris qu'il y en avait deux, de part et d'autre de la Seine. Dans le premier, le bureau se préoccupait de remplir les missions qui figurent sur la charte du Club en faisant donner à ses membres de leur personne et de leur temps. Dans le second, le bureau se contentait de financer telle ou telle action éducative ou caritative. Contrairement à ce qui se dit à l'extérieur, dans les deux cas, l'argent n'était pas le premier sujet de préoccupation, parce qu'ils en avaient assez mais pas seulement cela. Peu ou prou, ils effectuaient aussi un échange d'AAA.

Je discutai enfin, un soir, au café justement, avec un collègue journaliste politique. Il me fit remarquer que, dans sa branche, tout marchait par copinage. Echange-t-on de l'AAA ? Echange de façade, c'est certain. En réalité, on échange de l'influence, des parcelles de pouvoir. Mais qu'est ce qui fait courir les hommes d'influence, si ce n'est l'amour du pouvoir ? Il serait trop long d'examiner leurs motivations en détail. Disons que pour certains hommes politiques il y a un authentique besoin d'échanger de l'AAA.

o o o

On peut tirer la moralité qu'on veut de ces observations. La pureté des mœurs ancestrales est sans doute restreinte aux petits groupes humains. Au delà d'une certaine taille, seules les intentions peuvent rester pures.

Comme l'a dit le marchand de tableaux Wilhelm Uhde<sup>2</sup> : "*je ne collectionne pas pour vendre des tableaux, je vends des toiles pour pouvoir collectionner*". Il faut comprendre : pour pouvoir subvenir financièrement aux besoins des artistes que j'aime et les soutenir psychologiquement dans leurs recherches artistiques.

Brice PEER  
novembre 2008

---

<sup>2</sup> Dans une réplique du film SERAPHINE de Martin Provost 2008